



Gahi ou l'affaire autochtone de Henri Djombo : une épiphanie du vivre-ensemble

Gahi or the indigenous affair of Henri Djombo : an epiphany of living together

KADIMA-NZUJI Gashella Princia Wynith

Enseignante Chercheure
Ecole Normale Supérieure
Université Marien Ngouabi
Laboratoire GRESLA
Congo

mouandankoussou@gmail.com

Date de soumission : 03/01/2023

Date d'acceptation : 16/03/2023

Pour citer cet article :

KADIMA-NZUJI G. (2023) « Gahi ou l'affaire autochtone de Henri Djombo : une épiphanie du vivre-ensemble », Revue Internationale du chercheur « Volume 4 : Numéro 1 » pp : 604 – 618



Résumé :

Cette étude analyse les représentations de l'Autochtone dans *Gahi ou l'affaire autochtone* de Henri Djombo pour aboutir à la question du vivre-ensemble. En effet, l'image de l'Autochtone (Gahi, une jeune fille de 18 ans) fait l'objet de plusieurs stéréotypes, ainsi que toute sa communauté est condamnée à la réclusion. L'union entre l'Autochtone et le Bantou est présentée comme le symbole de ce vivre-ensemble, une manière d'instaurer un nouvel ordre relationnel entre les deux communautés par la reconnaissance de leur participation respective dans l'évolution des sociétés. Il est question de montrer dans cette étude, à la lumière de l'approche imagologique, l'intérêt de promouvoir les valeurs d'altérité en milieu social et de revalorisation de l'image de l'Autochtone

Mots-clés : Autochtone ; Bantou ; vivre-ensemble ; stéréotype ; conscience égalitaire.

Abstract :

This study analyzes the representations of the Native in the novel *Gahi or the native affair* of Henri Djombo to lead to the question of "living together". Indeed, the image of the Native (Gahi, an 18-year-old girl) is the subject of several stereotypes and her entire community is condemned to imprisonment. The union between the Native and the Bantu is presented as the symbol of this "living together", a way of establishing a new relational order between the two communities for the recognition of their respective participation in the evolution of societies. It is a question of showing in this study, in the light of the imagological approach, the interest of promoting the value of otherness in the social environment and of revaluation of the image from all angles.

Keywords : Native ; Bantu ; "living together" ; stereotype ; egalitarian consciousness.



Introduction

La représentation de l'Autochtone dans la littérature congolaise s'inscrit avant tout dans une dynamique du vivre-ensemble, au-delà des divergences humaines, sociologiques et culturelles. Nous la découvrons avec force dans *La Vie et demie* (1979) de Sony Labou Tansi, *Lettre d'un pygmée à un Bantu* (2003) de Dominique Ngoie-Ngalla, *La Mort de Dieke* (2010) de Martial de Paul Ikounga, *La Pygmedie* (2014) de Bernard Zoniaba, ou encore dans *L'Elue de la forêt vierge* (2018) de Hopiel Ebiata. Ces textes posent en réalité la question du vivre-ensemble entre les Bantous et les Autochtones, de façon somme toute partielle. En effet, *Gahi ou l'affaire autochtone* (2022) de Henri Djombo réactualise cette problématique du vivre-ensemble intercommunautaire avec la prise en compte des réalités actuelles. Le roman relate une relation amoureuse jugée insolite à cause des clivages et mythes qui l'alimentent. Joseph Niamo, Bantou, s'amourache d'une jeune fille Autochtone nommée Gahi. Les deux finissent par s'unir et partager la même vision de la vie. Ils s'engagent dans la défense des Peuples minoritaires en s'assurant de leur intégration sociale et culturelle. En ayant pour toile de fond le contexte sociologique, ce roman s'inscrit dans la « perspective d'un vivre ensemble dans la pluralité, et l'affirmation même de la pluralité » (F. Saillant, 2018, p.13), une manière de stipuler la conscience égalitaire entre les peuples, à partir de l'acceptation de l'autre (donc l'Autochtone) en dépit des stéréotypes d'exclusion ou de marginalisation dont il est souvent victime.

La présente étude se propose d'analyser les éléments constructifs du vivre-ensemble intégral, notamment la représentation de l'Autochtone et de ses valeurs différentielles. Il s'agit de considérer et de reconnaître la place et l'importance de l'Autochtone dans l'évolution des sociétés et l'aspiration à une coexistence intercommunautaire (rapport entre Bantou et Autochtone). Dès lors, quels sont les éléments représentatifs de la poétique du vivre-ensemble dans *Gahi ou l'affaire autochtone* de Henri Djombo ? En quoi ce roman peut être considéré comme une invite à la reconnaissance et à la promotion des droits des peuples autochtones ? Cette double interrogation induit les hypothèses suivantes : l'aspiration au vivre-ensemble partirait de l'idée de bannir toutes formes de discrimination occasionnées par les considérations stéréotypées et les mythes dévalorisants de l'Autochtone ; l'émancipation de ce dernier s'illustrerait par la volonté culturelle



et le désir de briser les barrières, puis par l'acceptation de la différence comme seul moyen de féconder l'entente entre les différentes communautés.

Henri Djombo aborde cette problématique du vivre-ensemble dans une optique sociologique et psychologique. Il s'agit avant tout de prendre en considération l'autre, notamment le rapport conflictuel entre les Bantous et les Autochtones. Ainsi, l'exploration du vivre-ensemble dans le cadre de cette étude se fera selon l'approche imagologique telle que définie par Daniel-Henri Pageaux.

L'articulation de cette étude va obéir à trois points essentiels : il sera premièrement question de cerner les enjeux théoriques du vivre-ensemble dans une optique imagologique. Ensuite, nous procéderons à l'étude des stéréotypes socioculturels qui distendent les liens intercommunautaires entre le Bantou et l'Autochtone. Enfin, nous verrons à partir de quelques éléments en quoi *Gahi ou l'affaire autochtone* peut être considéré comme une invite au vivre-ensemble.

1. Théories du vivre-ensemble dans un contexte imagologique

La coexistence sociale serait au centre de toute existence. Ce qui revient à dire que fondamentalement, il n'y a d'existence véritable que par rapport à ce sentiment de *co-naître* avec l'Autre afin d'envisager la sociologie humaine. La relation de soi à l'autre est donc une évidence, d'autant plus qu'il n'y a d'existence que par cette socialité humaine, c'est-à-dire l'homme qui naît et grandit dans un milieu social. De ce fait, « c'est parce que l'autre (et l'altérité) fait irruption que la question de la cohabitation avec lui s'impose » (F. Saillant, 2018, p.14). Cette cohabitation sociale est certes évidente, puisqu'elle remonte de l'Antiquité à nos jours, cependant elle semble très souvent problématique en raison de la complexité humaine. L'homme est tellement complexe que sa relation à l'autre est souvent jugée difficile. Et les conséquences du désaccord humain ne sont plus à démontrer, le « monde s'effondre » à tous les niveaux, à telle enseigne que la notion du vivre-ensemble semble parfois utopique : le rapprochement entre les peuples devient de plus en plus difficile, les relations humaines sont marquées par des stéréotypes qui prônent la division, la haine raciale ou ethnique. Les conflits et les rivalités fragilisent les relations humaines au point de susciter l'horreur. En réalité, nous assistons à un déficit de l'humain, c'est-à-dire la non considération de la constance humaine, au respect mutuel, à la tolérance et à l'humanisme, pour



laisser place aux individualités et aux intérêts égoïstes. Ce qui d'ailleurs donne plus d'ampleur au débat sur le vivre-ensemble dans le monde. La question du vivre-ensemble intéresse aujourd'hui toutes les sphères sociales, et les penseurs du monde entier s'y imprègne dans l'espoir d'apporter des solutions à la crise humaine. C'est davantage croire que ce n'est pas seulement une problématique qui intéresse les anthropologues, les sociologues et les psychologues, mais aussi les littéraires. Depuis toujours, les écrivains ne cessent de mettre un accent particulier sur les relations humaines. La question de l'altérité ou de la représentation de l'autre est très fréquente dans les littératures mondiales. Il s'agit là de revisiter l'une des fonctions de l'écrivain dans la construction harmonieuse des sociétés et dans la promotion de l'humanisme. En effet, l'écrivain s'inscrit dans une dynamique conciliante, et pose conséquemment les bases du vivre-ensemble. Parlant de ce rôle important de l'écrivain, Assane Ndiaye affirme : « l'écrivain ferait mieux de proposer aux hommes une littérature positive, moins sinistre et plus réconciliatrice » (2020, p.92). Cette question du vivre-ensemble est abordée avec force par les écrivains contemporains, compte tenu des enjeux majeurs des sociétés dans l'instauration de la paix mondiale. Elle est à lire comme une contribution de la littérature et permet à juste titre de consolider les liens humains, puis les relations multilatérales entre les Etats.

L'expression littéraire intensifie cette problématique du vivre-ensemble à travers des relations particulières entre personnages dans le cadre fictif ou réel, autant par la complicité entre écrivains partageant la même vision du monde ou des Lettres. C'est donc une thématique majeure qui pousse à admettre la constance fonctionnelle de la littérature de nos jours, en favorisant la cohésion et la coexistence.

Dans le cadre de cette étude, le vivre-ensemble est à percevoir comme un enjeu majeur des sociétés actuelles. Henri Djombo essaie de créer une société harmonieuse au-delà des clichés qui fragilisent les liens d'altérité. Cette volonté de percevoir l'image de l'autre dans *Gahi ou l'affaire autochtone*, nous a poussé à recourir à l'approche imagologique de Daniel-Henri Pageaux, pour des raisons nettement simples. De ce fait, il faut souligner de prime abord qu'il s'agit d'une approche qui intègre la littérature comparée, en s'appuyant essentiellement sur les questions d'altérité, voire les manifestations de l'autre dans le cadre purement littéraire. La question d'altérité renvoie à la saisie des composantes stéréotypées autour desquelles gravite toute relation humaine. Il se dégage de



cette altérité une perception de regards et de considérations : il s'agit de comprendre l'image de l'autre par rapport à soi, tout en insistant sur les éléments différentiels et de perceptions sociales. D'après Daniel-Henri Pageaux, l'image est un « écart significatif entre deux ordres de réalité culturelle [...] représentation d'une réalité culturelle au travers de laquelle l'individu ou le groupe qui l'ont élaboré (ou qui la partagent ou qui la propagent) révèlent et traduisent l'espace culturel et idéologique dans lequel ils se situent » (1989, p.135). Cette image est révélatrice d'une identité et des marqueurs culturels et sociologiques qui distinguent chaque individu ou groupe.

En d'autres termes, l'imagologie interroge les « modalités selon lesquelles une société se voit, se pense en rêvant l'autre » (R. Amossy et A. Pierrot, 2005, p.70). Elle s'intéresse aux réalités sociologiques, culturelles et historiques qui fondent la différence humaine, les écarts et les conflits. Autrement dit, elle se construit autour de la notion du stéréotype ou du mythe, ce qui nous lie ou pas aux autres. En effet, l'objet premier de cette approche était surtout l'analyse de l'image de « l'étranger » notamment le regard sur l'autre par rapport à son histoire, sa culture, sa religion, son ethnie, sa société, etc. En résumé, il était surtout question de réfléchir sur les identités parcellaires et la possibilité de les rassembler dans leur diversité. C'est pour cette raison que Dominique Soulas estime que, « le travail imagologique consiste donc à remonter de l'image à son mythe, de déjouer les procédés qui, consciemment ou non, masquent celui-ci tout en le transmettant » (2016, p.3). Ces questions de stéréotypes et de mythes, sont également à lire dans la relation entre Bantou et Autochtone, à partir du moment où règne entre les deux entités ontologiques la division.

2. L'image de l'Autochtone, entre stéréotypes et crise d'altérité

Le lien anthropologique semble le plus complexe en raison de la complexité humaine. Le rapport de soi à l'autre est souvent sujet à controverses, et l'acceptation mutuelle est rendue parfois difficile à cause des préjugés et autres procès arbitraires et illogiques qui sont loin de conjuguer l'harmonie sociale et humaine. C'est pourquoi Claude Lévi-Strauss n'hésite pas à affirmer que « Nous avons tous instinctivement un préjugé envers les gens qui sont différents de nous » (1981, p.170). La différence entre les Bantous et les Autochtones se lit sur tous les plans, au point de déclencher une crise d'altérité, car une telle relation est très souvent inacceptable au sein des deux communautés. Cette volonté d'écarter l'autre est occasionnée par des stéréotypes socioculturels et historiques qui



fragilisent leur cohabitation. Si « le stéréotype aboutit à une catégorisation ou à une typification : on aura ainsi des stéréotypes physiologiques, des stéréotypes de genre, de race, d'ethnie, des stéréotypes moraux, des stéréotypes culturels, etc. » (P. Kibangou, p.31), ce qui fait que, fondamentalement, la relation de Joseph Niamo et Gahi soit dès le départ dérisoire et impossible. Le grand problème, c'est d'abord et avant tout la crise originelle que subit cette relation (entre Bantou et Autochtone). Dominique Ngoie-Ngalla dans *Lettre d'un pygmée à un Bantu*, présente un Autochtone (Aka) qui interpelle le Bantu sur son aliénation culturelle et sa perte des valeurs traditionnelles, et fait comprendre les enjeux du vivre-ensemble entre les deux communautés. Ainsi, « à travers cette lettre, se pose le problème de rencontre des cultures et des civilisations » (N. Kodja-Ramata, 2010, p. 263). Cette dynamique de procès se découvre également dans *La Mort de Dieke* de Martial de-Paul Ikounga. Le narrateur de ce roman évoque à quel point les Autochtones « trouvaient le monde bantou trop pauvre, dénaturé et dépourvu de ressources morales durables pour qu'il présentât à leurs yeux un quelconque monde nouveau » (2010, p.181). En tout état de cause, c'est surtout l'Autochtone qui est placé dans une position défavorable, et plaide pour la valorisation de son être et de ses cultures propres.

Le narrateur de *Gahi ou l'affaire autochtone* présente Joseph Niamo comme un personnage singulier qui, grâce à son sens de l'Humain, refuse de se lancer dans l'entreprise marginalisante contre les Autochtones. C'est lors d'une cérémonie organisée en l'honneur des enseignants venus nouvellement dans la localité, qu'il fera la découverte de Gahi, la jeune et pétillante Autochtone. Dès lors, rien ne va éteindre sa flamme pour cette dernière, malgré les stéréotypes dévalorisants et les humiliations de toutes marques dont on va l'affubler. L'image que reflète jusque-là l'Autochtone est répugnante, ce qui rend difficile son intégration sociale. Henri Djombo intègre dans ce roman un ensemble de pratiques sociales des Autochtones, et rend compte du débat actuel sur leur représentation en Afrique en général, et au Congo en particulier. Cet imaginaire collectif sur les relations humaines s'inscrit dans l'optique de la dénonciation des pratiques dévalorisantes qui alimentent les conflits entre les deux communautés.

Les Autochtones ne jouissent là d'aucune forme de considération, au contraire, ils sont condamnés à la réclusion en forêt. Les préjugés dont ils sont victimes sont très dévastateurs, et leur présence



semble intolérable et inacceptable à l'égard des Bantous. Ainsi, « l'affaire autochtone » se lit comme un procès, une manière de légitimer le vivre-ensemble :

Les préjugés dont les bantous nourrissent leur imaginaire au sujet des Autochtones n'ont ces qualités. Ils affublaient ces derniers d'innombrables défauts dont ils disaient qu'ils ne pouvaient se défaire. Pourtant dans leur communauté, les hommes ou les femmes n'avaient pas la même taille, la même couleur, le même visage. La différence est naturelle. (H. Djombo, 2022, p.28)

La différence est ici présentée comme source d'écartèlement entre les deux communautés, pourtant unies par l'histoire. Le romancier montre à quel point les Autochtones sont les plus grandes victimes de ce conflit, et la relation entre Joseph Niamo et Gahi vient justement accentuer la discorde. De ce fait, les Autochtones sont surtout considérés comme des sauvages, et demeurent vulnérables sur tous les plans. Leur rôle est tout simplement de « récolter les feuilles, les fleurs, les racines, les écorces, les tiges des plantes et des produits animaux dans la brousse » (H. Djombo, *Ibid.*, pp.166-167). Sauf qu'une telle réalité réductrice semble inadmissible pour Joseph Niamo. Ce dernier est préoccupé par les valeurs humaines et égalitaristes. En se lançant dans une telle relation interdite, il fait ainsi preuve d'humanisme. En dépit des préjugés dévalorisants sur cette image de l'Autochtone, il existe toujours, comme l'estime Jacqueline Thomas et Serge Bahuchet, « une prétendue pureté ou virginité culturelle qui suscite toujours la curiosité et l'engouement des publics » (1991, p. 176), c'est-à-dire une réalité mystificatrice qui suscite la quête, donc une volonté de vouloir aller vers l'être totalement défavorisé, en raison de ce que les Autochtones possèdent comme richesses, notamment les vertus médicinales sur les plantes et une organisation sociale harmonieuse.

Dans cette représentation des peuples minoritaires, le romancier met l'accent sur une réalité spéculaire qui à la fois l'engage et engage le lecteur dans une prise de conscience de l'instance ontologique, et dans la promotion des valeurs humanistes. Cette image de l'autochtone « révèle et traduit l'espace idéologique et culturel dans lequel l'auteur et son public se situent ; elle appartient à l'imaginaire d'une société et doit être étudiée dans sa dimension esthétique mais aussi dans sa dimension sociale » (S. M. Cabète, 2010, p.9). L'esthétique réaliste du romancier permet au lecteur la saisie des répercussions sociales de cette crise d'altérité entre les deux peuples Autochtones. Tout est clair dès le début : il s'agit des peuples Autochtones dits Akas, situés dans la partie



septentrionale du Congo. C'est dans cette perspective que le roman intègre plus ou moins le champ sociologique, et pose de façon claire la problématique d'intégration des peuples défavorisés, en raison des stéréotypes somme toute arbitraires. Il est question de dévoiler « les images, vecteurs qui transmettent, plus ou moins directement, les stéréotypes (Dominique J.M Soulas-de Russel, 2016, p.3), en acceptant l'autre sans s'intéresser à sa différence. Epris de justice sociale et d'équité, Joseph Niamo s'oppose catégoriquement à l'idée de ne voir en le peuple Autochtone que les stigmates de la division et de la dévalorisation. Grâce à cette altérité, il réussit à faire la découverte de l'autre (l'être aimé) et de le considérer dans ce qu'il a de valorisant. De son côté, Gahi est bien consciente du risque qu'elle court en acceptant une telle relation amoureuse, mais refuse de croire en l'évidence pour entendre plutôt la raison du cœur. Ce qui va conduire à un affrontement périlleux et meurtrier entre les deux communautés, à l'issue duquel un Autochtone sera désigné chef de la contrée au détriment du chef Tama, réputé pour sa dictature et son esprit divisionniste. Même après l'adoption d'un traité de paix contre les deux communautés, cette union sera au cœur de nombreuses suspicions jusqu'à ce que définitivement Joseph Niamo décide de parcourir une longue distance, pour se présenter officiellement aux parents de la jeune dame, afin de l'honorer selon les prescriptions définies par la tradition. Tout cela pour montrer à quel point les hommes se valent, et doivent multiplier autant de force pour transcender leurs différences. A travers cette mise en exergue d'une union étrange, Henri Djombo envisage la mise en place d'une conscience égalitaire et phénoménologique.

3. Le vivre-ensemble ou l'apologie d'une conscience égalitaire

La prise en compte des divergences ou des différences est au cœur même du vivre-ensemble. Ainsi, l'essence humaine se définit premièrement par la compréhension mutuelle autour des différences qui nous lient à l'autre ou aux autres. En effet, « ce n'est qu'en percevant l'autre comme différent que peut naître la conscience identitaire » (B. Iloki, 2020, p. 12), selon que cette identité soit l'expression personnelle ou collective. Cette différence facilite la mutualisation humaine et sociale, c'est-à-dire une réalisation de soi à travers l'existence de l'autre, et vice versa. La question du rejet relève justement de l'ignorance que l'on a de l'autre et de ses valeurs, il exprime le refus de croire en la diversité humaine, de comprendre que tous les hommes se valent et jouissent des



mêmes droits. Cette logique existentielle se donne à lire avec force dans *Gahi ou l'affaire autochtone*, à travers une « poétique de la relation » (E. Glissant, 1990), les enjeux d'une relation dont les protagonistes proviennent des deux traditions antagoniques. Henri Djombo plaide dans ce roman pour une coexistence pacifique et harmonieuse entre les Bantous et les Autochtones, tout en appelant au vivre-ensemble comme une tradition à pérenniser. Le tout se résume à la postulation ontologique qu'il y a lieu de cerner à travers cette relation amoureuse, volontairement établie pour briser les barrières de la différence et instaurer la diversité humaine. Il y a là une manière pour le protagoniste de témoigner d'une valeur humaniste faisant de lui le chantre du vivre-ensemble intercommunautaire. Il déroge à la règle, et s'oppose catégoriquement à la volonté des autres d'exclure les Autochtones et de toujours les inférioriser. Il s'agit dans ce roman d'établir le lien entre les deux communautés sur la base de la réciprocité, l'égalité et la justice. Puis l'auteur met l'accent sur la liberté, notamment la liberté d'aimer. Joseph Niamo est largement épris de justice sociale, en tant qu'enseignant, il cultive en lui la liberté et la volonté de rassemblement. L'amour qui triomphe dans ce récit illustre la liberté du choix du protagoniste, et le respect qu'il a pour l'entité féminine, de surcroît il est question d'une Autochtone dont l'image est méprisée.

Joseph Niamo se consacre à un amour indubitable et décide de vivre dans cette diversité, en acceptant d'épouser une femme autochtone, qualifiée d'étrangère par rapport à lui. Les deux prennent le risque de s'unir et de fonder un foyer dont le résultat pratique est la naissance des jumeaux. La singularité de cette relation est aussi due au niveau intellectuel du protagoniste qui, loin de considérer l'écart éducationnel et civilisationnel qu'il a avec la jeune autochtone, l'accepte dans sa « sauvagerie » et se fait violence de l'instruire. C'est ainsi que Gahi finit par faire les études et d'obtenir des diplômes au point de bénéficier d'une réputation mondiale. Après leurs études de Doctorat, les deux vont se lancer dans l'humanitaire en travaillant dans le cadre des organismes internationaux sur la question des peuples minoritaires.

De ce fait, « il n'est plus simplement question de vivre en société, mais de vivre dans des sociétés qui sont caractérisées par une présence grandissante de la diversité dans toutes ses formes », comme l'estiment Bob Write, Marta Massana et Stéphanie Larouche-Leblanc (2019, p.141). Manifestement, l'aspiration au vivre-ensemble cesse d'être une quête, mais s'illustre comme une



norme existentielle qui fait que Joseph Niamo brise les frontières de la différence, en concevant l'autre (l'Autochtone) comme une totalité. Une totalité agissante, puisqu'au-delà des interdits, les deux personnages vont concrétiser leur union. Le vivre-ensemble est à lire ici à partir de cette liberté d'aimer et de faire concrètement le choix de son amant(e) sans subir des pressions extérieures. Ce qui fait qu'en dépit de tout, les deux communautés décident d'une cohésion sociale après s'être rendu compte des dégâts que causerait leur division :

Au nom de ma communauté, je jure sur la tête de nos ancêtres et devant le Dieu Tout-puissant, de respecter les droits de l'homme, de reconnaître que la personne humaine est réputée sacrée, de toujours œuvrer pour un climat d'entente entre les bantous et les Autochtones et de privilégier le libre consentement et la pleine liberté dans les actes civils et le respect de la loi. Ceux qui violeraient ce pacte sacré et ramèneraient aux pratiques anciennes paieraient au prix de leur vie » (H. Djombo, 2022, p.62)

Tel un constat social, ce sermon prononcé par un représentant des Autochtones lors d'une réunion publique sert à consolider les liens entre les deux communautés. Ainsi, le mariage entre Joseph Niamo et Gahi symbolise cette volonté intercommunautaire de faire triompher le vivre-ensemble.

Le vivre-ensemble est surtout à définir par le dialogue à instaurer entre les deux communautés, et reconnaître l'importance et la valeur de chacune d'elle. Henri Djombo montre à quel point il faut détruire les frontières ou les barrières dans toute relation humaine. Si cette relation amoureuse a duré, c'est tout simplement parce que le couple a su s'accepter en se donnant les mêmes objectifs existentiels : comprendre que l'Autochtone représente une valeur ontologique et mérite une considération sociale. Il est question de le faire intégrer dans la société et de lui donner la possibilité d'exprimer son génie. C'est ce que Joseph Niamo réussit à faire, en instruisant bien après son épouse. Elle deviendra par la force des choses, très dynamique et dépositaire d'un potentiel intellectuel énorme qui va la placer dans le champ universel de la lutte pour les égalités humaines. Cette altérité au-delà du sentiment amoureux transcende les jugements dévalorisants qui soumettent l'Autochtone à une condition existentielle inférieure. Joseph Niamo incarne la justice et l'égalité, et se lance ainsi dans un combat noble de défense des Autochtones. Son engagement appelle à une conscience égalitaire, en bannissant tout esprit de rejet et de discrimination de l'autre. Le propos interpellateur qu'il adresse à l'égard des membres de sa communauté sur le bon sens humain permet de mieux comprendre son engagement : « Soutenez-vous la discrimination que subissent



nos citoyens ailleurs ? Supporteriez-vous d'être maltraité par d'autres hommes ? Chez nous la constitution reconnaît l'égalité et la liberté des citoyens. Nous ne devons pas tolérer des situations qui ne cadrent pas avec le bon sens et avec la loi » (H. Djombo, 2022, p.21). Dans cet extrait, il est question de promouvoir sur le plan institutionnel les droits des Autochtones. La légitimation du cadre juridique consolide le lien entre les deux communautés, et donnerait plus de chance à l'Autochtone de se réaliser humainement et socialement sans s'exposer à la réduction ou à la déshumanisation. Ce qui fait que partout dans le monde, plusieurs voix s'élèvent pour défendre son intégration sociétale, la valorisation de son identité et de sa culture. Des organismes multiplient les actions en vue d'instaurer le vivre-ensemble entre ces deux communautés.

Le romancier place également au cœur de ce vivre-ensemble, la reconnaissance des valeurs des Autochtones. Ceux-ci sont dotés des savoirs et richesses issus de la nature. Leur univers traditionnel permet ainsi de mieux envisager la modernité. C'est ce qui justifie le discours dithyrambique à leur égard : « Ils vivaient en symbiose avec elle et ne possédaient aucun instrument de destruction massive capable de mettre en danger le milieu ambiant. Au contraire, ils protégeaient leurs habits, construisaient leurs cases de sorte à ne pas abattre d'arbres » (H. Djombo, Ibid., p.94). Henri Djombo présente là les atouts dont disposent les Autochtones, et met en exergue la question de leur caractère indispensable dans la dynamisation du secteur écologique et culturel.

Conclusion

En définitive, il convient de rappeler que *Gahi ou l'affaire autochtone* s'appréhende véritablement comme l'élaboration pratique du vivre-ensemble. La perception de l'image de l'autre à travers l'approche imagologique, nous a permis de comprendre les stéréotypes à bannir dans la construction de ce tournant ontologique, c'est-à-dire considérer l'Autochtone non plus comme un « étranger » à soi, mais plutôt comme une entité humaine à part entière, dotée de facultés intellectuelles et de valeurs culturelles immenses. En outre, nous apercevons la matérialisation de ce vivre-ensemble à partir de la volonté des deux personnages à s'unir, et à lutter pour la défense et la valorisation de l'Autochtone et de ses valeurs. La volonté du romancier de s'inspirer de cette réalité sociologique, psychologique et culturelle, est non seulement à comprendre comme une



invite, mais aussi une interpellation de tous sur le sens ontologique et les relations humaines. Il en ressort de nos analyses que la question d'altérité est une question fondamentale dans la mesure où elle construit les relations entre les hommes et en ce qui concernent la fiction entre les personnages. Le cas de Gahi et de Niamo est exemplaire d'une démarche visant non pas à diviser, mais plutôt à rapprocher les communautés qu'au départ tout sépare, il s'agit d'une belle leçon sur les méfaits des préjugés et par conséquent de contradiction entre les humains, c'est donc un appel à un humanisme avéré.



Références bibliographiques

- Amossy, R. & Pierrot, A, H. (2005). *Stéréotypes et clés*, Paris, Armand Colin.
- Djombo, H. (2022). *Gahi ou l'affaire autochtone*, Paris, LC Editions.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.
- Ikounga, M, Paul. (2010). *La Mort de Dieke*, Brazzaville, Hemar.
- Iloki, B, E. (2020). « Autour de la notion du « vivre-ensemble » (Editorial), in Bellarmin, E, I. & Augustin, N. (éds), *La littérature et le « vivre-ensemble » : l'autre, identité et différence*, Brazzaville, L'Harmattan-Congo.
- Kibangou, P. (2012) *Les représentations de l'autre dans la littérature congolaise : roman, nouvelle et récit*, Thèse de Doctorat, Université Marien Ngouabi.
- Kodia-Ramata, Noël. (2010). *Dictionnaire des œuvres littéraires congolaises*, Paris, Paari
- Labou, T, S. (1979). *La Vie et demie*, Paris, Le Seuil.
- Lévi-Strauss, C. (1973). *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon.
- Ndiaye, A. (2020). « Force-bonté de Bakary Diallo : quand la bonté est au service du « vivre-ensemble », in Bellarmin Etienne Iloki et Augustin Nombo (eds), *La littérature et le « vivre-ensemble » : l'autre, identité et différence*, Brazzaville, L'Harmattan-Congo.
- Ngoie-Ngalla, D. (2003). *Lettre d'un pygmée à un Bantu*, Pierre-fite-sur-seine, Bajag-Meri.
- Pageaux, D, H. (1989). « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Pierre, B. & Yves, C. (éds), *Précis de littérature comparée*, Paris, PUF.
- Saillant, F. (2018). « Vivre ensemble, arts et cultures », in Magali Uhl (éds), *Le vivre-ensemble à l'épreuve des pratiques culturelles et artistiques contemporaines*, Canada, PUL, Coll. « Monde culturel ».
- Soulas-De Russel, D. (2016). « L'imagologie, étude des stéréotypes nationaux, à l'exemple de ceux des Allemands dans la littérature slovaque de 1780 à 1914 », *Revue Expressions*, n°2.
- Thomas, J. & Bahuchet, S. (1991). *Encyclopédie des pygmées Aka*, Paris, Ed. Peeters.
- Whrite, B. Massana, M. Larouche-Leblanc, S. (2019). « Le vivre-ensemble comme dispositif pluraliste », *Periferia. Numero tematico*, Vol.11, n°3. [p.138-162]
- Zoniaba, B. (2014). *La Pygmedie*, Brazzaville, Métsio.